

« Liminaire »

Jean Morency
Urgences, n° 34, 1991.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025680ar>

DOI: 10.7202/025680ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Liminaire

Depuis plus de quinze ans, la question de l'« américanité » de la littérature québécoise refait surface périodiquement, de manière chronique pourrait-on dire, comme si la partie essentielle de notre âme collective se dissimulait, presque honteusement, dans un attachement paradoxal à un continent lui-même problématique. Quelle est donc la place, dans la littérature québécoise, de cette Amérique imaginaire et fantasmatique qui nous habite bien plus que nous ne l'habiterons jamais, puisqu'elle n'existe que dans les marges des textes ou dans un discours implicite que certains s'ingénient à mettre en lumière? Il y a d'ailleurs quelque chose d'étrange dans cette impression que nous avons de ne pas occuper l'Amérique, sinon en imagination, comme si le continent commençait justement là où s'arrête l'espace convenu de notre propre réalité. Cette situation, qui s'explique sans doute par le fait que la nation québécoise ne s'est jamais définie franchement, devant la France, en termes de rupture (fort heureusement d'ailleurs), serait-elle à la source de cette fameuse « américanité » québécoise, ou à tout le moins de la revendication lancinante de notre participation au *réel* américain? Quelle est d'ailleurs cette Amérique qui nous hante? Se limite-t-elle à nos seuls voisins immédiats — les États-Unis — ou recouvre-t-elle tout le Nouveau Monde? Retient-elle quelque chose du « village global » de Marshall McLuhan, ou n'est-elle autre qu'un ersatz d'une banlieue de Buffalo? En d'autres termes, notre Amérique imaginaire est-elle héritée de la Renaissance ou participe-t-elle uniquement des shows télévisés?

Les articles qui composent ce dossier sont autant de tentatives de répondre à ces interrogations. Si les textes de Jean-François Chassay et de Maximilien Laroche, qui chapeautent d'une certaine façon ce numéro, proposent deux problématiques de l'américanité qui ne s'excluent pas mais se complètent, ceux de Stanley Péan, d'Anne Marie Miraglia, de Hilligje Van't Land, de Marie-Josée Blais et de Marie-Pierre Lockwell, qui sont consacrés à quatre romanciers québécois (Pierre Turgeon, Jacques Poulin, Jacques Godbout et Réjean Ducharme), constituent en quelque sorte les jalons d'un trajet, d'un voyage dans l'espace imaginaire du continent

américain. Le texte qui porte ma signature représente lui aussi un voyage, mais vertical cette fois, dans l'œuvre de trois écrivains « américains » : Washington Irving, Alejo Carpentier et Gabrielle Roy. Quant à l'article de Renald Bérubé, il met en évidence la nature ludique, mobile, de l'américanité. Un texte de Jean Désy, dont *La saga de Freydis Karlsevni* (1990) est consacrée à la découverte d'une Amérique fantasmagorique, vient mettre un point d'orgue à ce numéro, à l'aube du cinquième centenaire de l'arrivée de Christophe Colomb sur les rives du Nouveau Monde.

Jean Morency